

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN 1919.

De nouveau, Perséphone est remontée au jour de la Vallée ombreuse. Le vent porte une odeur de laurier.

Je suis sorti sur ma terrasse aux appels du matin. Les images flottent comme des îles. La mer secoue son éternelle écume. Voici la ligne de montagnes où l'Orient se tient appuyé à son arc de lumière. J'y vois une promesse et une annonce. Les yeux vers l'Arabie je songe à ses mirages sur la pente desquels je me suis arrêté.

Pourquoi mon cœur se tourne-t-il vers les voyages? Où fuir, disait Mallarmé,

Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux!

Pourtant, une fois de plus, j'assiste au déroulement de l'été. Je bois, à la coupe du ciel, des Saharas sans lisière.

De là, sans doute, ma préférence pour les livres qui m'ouvrent d'ignorés horizons. Il y en a plusieurs d'excellents, cette année.

Paul Claudel toujours ruisselant des eaux des montagnes indiennes chante *La Messe là-bas* ou s'amuse avec *L'Ours et la Lune*.

« Tant de pays derrière moi commencés sans que jamais aucune demeure s'y achève!

« Mon mariage est en deçà de la mer, une femme et ces enfants que j'ai eus en rêve.

« Tous les yeux où j'ai lu un instant qu'ils me connaissaient, tous ces gens comme s'ils étaient vivants que j'ai fréquentés,

« Tout cela est pareil une fois de plus à ces choses qui n'ont jamais été.

« Ici je n'ai plus comme compagnie que cette augmentation de la lumière,

« La montagne qui fait un fond noir éternel et ces palmiers dessinés comme sur du verre.

« Et quand la Création après le jour sans heures se condense une fois de plus du néant,

« Fidèle à l'immense quai chaque soir, je vais revisiter l'Océan :

« La mer et ce grand campement tout autour avec un million de feux qui s'allument,

« L'Amérique avec toutes ses montagnes dans le vent du soir comme des Nymphes couronnées de plumes!

« Les choses me quittent peu à peu, et moi, je les quitte à mon tour.

« On ne peut entrer que nu dans les conseils de l'Amour.

« La cloche sonne. Le prêtre est là. La vie est loin. C'est la messe.

« J'entrerai à l'autel de Dieu vers le Dieu qui réjouit ma jeunesse.»

Il y a de l'ampleur et le ton d'un Prophète, la baie de Rio de Janeiro au lever du soleil.

André Gide jamais rassasié se complait à de nouvelles nourritures si légères qu'il se «balance à l'extrémité d'un rayon.» **Francis Jammes** enveloppe dans un lambeau d'azur *La Vierge et les Sonnets* et publie de petits contes religieux et naïfs comme les vieilles imageries d'Epinal ou l'on voit un Ange donner la rose à Marie. **Maurice Maeterlinck** lassé d'avoir suivi *Les Sentiers dans la Montagne* nous délasse par *Le Miracle de Saint-Antoine*, une pantomime dans le goût de Mark Twain. Avec

La Lanterne de Priollet, Les Enchanteurs, Barbe-Bleue, et Les chansons à la Gauloise, Paul Fort fait entendre son plus doux ramage dans le feuillage français.

Lisez dans le deuxième fascicule du **Deuar**, *Le tigre de Paul Fort*:

Le tigre a la prunelle verte, il voit mieux la nuit que le jour.

— Dansons la nuque découverte, les jambes nues comme l'Amour.

Cette même revue nous offre dans son troisième numéro des vers de Lucie-Delarue-Mardrus, à Damas:

Que Damas garde souvenance
De m'avoir vue aller, venir.
Moi j'emporte Damas en France
Tout au fond de mon souvenir.

Je n'oublierai pas pour un monde
Tous les chevaux que j'ai montés,
Et ces beaux galops emportés
Parmi la luzerne profonde.

Je n'oublierai pas les ruisseaux
Que j'ai passés d'un saut agile,
Les cimes d'où l'on voit la ville,
Et tous mes rires jouvenceaux.

Je n'oublierai rien, chevauchées,
Rencontres, repos, ni hasards,
Ni ces marchands, ni ces bazars,
Ni cette foule panachée.

Beaux jours ruraux et citadins,
Adorable et longue vacance,
Je t'emporte à jamais en France,
Damas, ô ville des jardins!

Des vers de femme, c'est toujours amusant. Dirai-je que je leur préfère ceux que **Jules Supervieille** vient de réunir sous le titre *Poèmes*? On va penser que je manque de galanterie. Je ne voudrais pas en manquer envers *Madame Lucie Delarue-Mardrus*.

Denise, écoute-moi, tout sera paysage,
Un frais mystère tremble en mon cœur aujourd'hui,
La tristesse et la joie ont leur propre feuillage,
Et j'en sais dessiner l'enlacement fortuit.

L'heure vit, il te faut caresser son plumage
Qui garde les couleurs du jour et de la nuit;
Je ferai battre au vent la tente du voyage
Dans l'aube qui sent bon comme un panier de fruits.

Ce jeune poète a coloré son livre des exquis couleurs des îles tropicales. On y respire le soir créole et ses fruits étrangers. Une note sympathique y réveille l'écho des temps d'Anaïs Ségalas et un sincère souci d'originalité l'image de Jules Laforgue. A l'ombre du Goyavier authentique je retournerai avec plaisir m'asseoir, écouter, en une lointaine escale, les confidences de l'Humour triste.

De toutes les revues que la nouvelle saison nous apporte aucune ne témoigne d'un meilleur goût qu'**Ariste**. *Ker-Frank-Houx* y a publié *Comment est né Satyre* très heureusement illustré de bois de *Ludovic Rodo* et *Goutte de clarté* par *Philippe Reynier*. «Goutte de clarté ferma les yeux quelques secondes et comme Rose Noire était là, il essaya de sourire...

« L'obscurité était peuplée de sa détresse et il restait les yeux ouverts, si triste et comme étonné de la douleur qu'il ignorait et qui transfigurait les choses.

Il y avait des moments où il aurait voulu crier, se rouler à terre, et d'autres où il se sentait las infiniment et désireux de ne plus rien sentir jamais. Il était cependant curieux du lendemain, comme si sa souffrance avait modifié le monde et pensait que tout désormais devait mourir avec la joie de sa petite âme d'enfant...

« Alors Goutte de Clarté se leva et sortit. La nuit était tiède et calme, et comme ses yeux luisaient dans l'obscurité ainsi que deux petites lampes très douces, les chauve-souris affolées traçaient de grands ronds autour de lui. »

Philippe Reynier est mort mais Goutte de Clarté est vivant et les oiseaux de nuit continueront à tracer de grands cercles autour de sa lumière.

Ker-Frank-Houx n'est pas seulement le directeur de ces petits cahiers. Il vient de publier chez Crès **Le Chemin des Pieds Nus**. C'est un chemin agréable, de ceux qui flottent sur la mer et que chacun doit suivre.

« Longtemps, nous dit-il lui-même, par l'un de ses personnages, longtemps j'ai voyagé avec des nomades, au roulis des dromadaires, sous le haudedj d'ombre étouffée ; longtemps je me suis laissée bercer au balancement du hamac suspendu aux épaules des noirs... »

Et ce voyage ressemble étrangement à la vie. On y rencontre l'Amour et on y rencontre la Mort. Jusqu'à ce qu'avec la Vieillesse on retrouve le seuil de la maison fleurie, de sa petite maison entre les arbres, dans un jardin, à côté d'autres qui sont des tombes. Et l'on reste là bien tranquille pour que la nuit vous ensevelisse « de ses longs, de ses funèbres plis. » Je loue Ker-Frank-Houx d'une idée si heureuse.

Je relève dans un numéro de **La Vieillesse** d'excellentes remarques d'**André Charpentier**. Vraiment je n'en ai pas lu de meilleures pendant toute la Guerre. J'en citerai quelques-unes :

— « Il y a ceux qui parlent de l'Alsace-Lorraine, et ceux qui n'en parlent pas, mais ces derniers sont au front.

— Votre patriotisme à vous, monsieur, mais il a tout du roquet. Il aboie de loin. Si vous voulez vraiment mordre, approchez-vous donc. On vous fera de la place.

— Un article patriotique, c'est plus démoralisant pour nous qu'un tir de barrage. Nous avons l'impression très nette qu'on se fout de nous. Essayez donc de lire un article de ce genre avec de la boue jusqu'au ventre, vous m'en reparlerez !...

— Les gens de l'arrière qui s'imaginent connaître la guerre parce qu'ils l'ont lue, me font penser à ces jeunes filles qui croient savoir ce qu'est le mariage en lisant des romans.

— Les femmes n'aiment le poilu boueux, loqueteux, souffrant, que dans les romans et les contes. En réalité, elles préfèrent donner leurs lèvres au bel embusqué bien pommadé et luxueusement bleu-horizonté. Et c'est très naturel.

— Là-bas, vous ne pensez pas à « ça », n'est-ce pas, m'a dit une dame. — Non, Madame, non. Nous avons laissé « ça » à l'arrière, accroché à un porte-manteau...

— Un mari au front, c'est beau. Un amant à l'arrière, c'est meilleur.

— Est-ce que vous avez jamais rencontré le fameux blessé qui demande à retourner au front, que de nombreux journalistes ont interviewé ?

— Il y a des gens qui croient montrer leur sollicitude à notre égard en nous disant : — Enfin, vous voilà guéri !

— J'aurais dû être mort vingt fois. Tous les jours que je vis, c'est du bénéfice.

— La France est immortelle. C'est probablement pour cela qu'on nous pousse en avant avec tant de désinvolture.

— L'héroïsme, c'est quelquefois un accès de désespoir. Ceux qui ont souffert là-bas comprendront.

— *On les aura !*

C'est entendu ! Mais il y aura bien des gens et des choses qu'on n'aura plus.

Je suppose que c'est en songeant à André Charpentier que Julien Guille-mard a écrit dans **La Mouette** que « La Vieillesse » a brûlé dans la nuit de la guerre comme le feu sacré dans la nuit des Temps.

Les Cahiers Idéalistes Français de Février 1919 nous ont aussi donné un beau poème de *J. P. Jouve*.

Le matin puant des fumées
Baignera les gens de la cour.
La femme aux seins durs
Habillée de rouge
Chantera toujours
La gloire militaire.

Des foules saoulées
De toutes les misères
Baiseront dans les rues
La chair des victoires.

De bas accordéons,
De plus basses pensées
Beugleront la patrie
Au vent des carrefours.

Les drapeaux à cent sous
Feront claquer dans l'ombre
Sur les chaudes putains
La poussière des morts.

Et je vous donne encore celui-ci, taillé dans la même matière :

La rousse colline
Peuplée de vent
Dansait comme la flamme
Sous l'odeur de résine.

Une autre colline,
Les pins pleins de vent,
Pesait sur un bois
Épais, sans soleil,
Étouffant d'odeur
Et craquant de joie,
Où l'on entendait
Par bouffées renaître
Sous mille pins mauves
Une flûte humaine
Éternellement là
Pour tout enivrer
Et tout oublier.

Les pas étaient forts
Sur un sol léger.
Parfois
Dans le ciel entier
Montait la paroi
Aux ravines bleues
Où pleuvaient les pierres;
Et la grande montagne était à genoux
Devant la forêt.

La parole claire allait d'arbre en arbre,
La pensée sortait du cœur résineux;
L'homme se sentait dru contre la mort
Comme la forêt.

Les Feuilles Libres publient un étonnant discours de Réception de M. Abel Hermant à l'Académie Française. Par contre j'y ai lu l'éloge de *L'Atlantide* de *Pierre Benoît*. Non, tout de même, j'aime mieux «Les Trois Mousquetaires».

La Revue Intellectualiste consacre son premier numéro à *Paul Adam*. J.-H. Rosny aîné qualifie son style de style synthétique. «Demandez, dit-il, à un Bourget d'écrire les mêmes choses et vous verrez comme il les partagera en morceaux et en filaments». Remarque éminemment judicieuse sauf en ceci, qu'il n'est pas nécessaire que Bourget écrive les mêmes choses pour les mettre en morceaux.

On fait grand bruit depuis quelque temps de son «Justicier» et de très importantes sympathies lui sont venues. Mais un Bourget qui ne fréquente plus les boudoirs et ne se prosterne pas aux pieds des duchesses pour nous disséquer à l'infini leurs éternelles amours adultères ce n'est pas un vrai Bourget.

Il est absolument ridicule de le vouloir comparer à notre grand Balzac. Il n'y a plus, aujourd'hui, que Paul Adam qui puisse en évoquer le souvenir.

Le même numéro de «La Revue Intellectualiste» parle avec faveur du livre de poèmes d'**Emile Cagin**. Je souhaite, pour ma part, que ce jeune écrivain se dégage de l'ombre pour lui funeste d'Henri de Régnier.

Dans **Les Marges** je lis un intéressant article de *J. J. Calmy* sur la Guerre en Palestine et quelques réponses à l'enquête de la revue *Lutetia* sur Rostand, poète national. La plus sympathique est celle de **Jules Romains**.

Il excella, écrit-il, «à exprimer le lyrisme et le clair de lune intérieur des marchands de la troisième République. On le paya bien. Mais s'il eut de la chance, en ce sens qu'il gagna des sous et vit périodiquement son portrait dans les journaux il n'en eut point par ailleurs et connut l'insuccès le plus sévère et le plus continu auprès des lettrés et des artistes. J'ai causé littérature, dans ma vie, avec quelques milliers de gens de tous pays et de tout poil. Jamais la conversation n'est tombée sur Rostand. Et qui eut jamais l'idée d'écrire sur lui, sur son art, sur ses conceptions, une étude sérieuse ou un livre? Tout le monde sentait bien qu'un article de magazine, avec photographies, épuisait la matière.

« Et qu'on ne parle pas d'envie, de jalousie. La plupart des gens à qui je fais allusion n'étaient pas de la génération de Rostand, ne l'avaient vu ni de près, ni de loin. Il était pour eux une entité, comme Dufayel. Et ces mêmes gens se réjouissaient autant que d'un succès personnel, chaque fois que la gloire de France, de Maeterlinck, de Rodin s'affirmait par quelque éclat nouveau. Rostand savait cela et l'on m'a dit qu'il en souffrait. Je le plaindrais sincèrement, mais je réserve ma pitié, qui n'y suffit point, ma compassion tendre à la douleur de Baudelaire, à la misère de Paul Verlaine, à l'amertume de Stéphane Mallarmé, sur la sainte face de qui crachaient les mêmes imbéciles qui se mirent à plat ventre le soir de «Cyrano».

« Je la réserve à Jean Moréas, qui s'enivrait d'alcool et d'insomnie pour oublier la honte de ce temps; à Charles-Louis Philippe dans son pauvre logement à carreaux rouges; à Léon Deubel qu'on a repêché dans la Marne.»

De tels sentiments font honneur à Jules Romains. Il me donnent une joie que j'ai trop rarement rencontrée dans la littérature.

Et voici. Je vous ai parlé de quelques revues et de quelques livres que j'ai pris à peu près au hasard des courriers sur ma table, dans ce milieu de l'année qui aura suivi la Victoire. Il y en a beaucoup d'autres qui me sont inconnus, ou dont il vaut mieux ne pas parler. Et puis, il faut choisir, savoir se limiter. Une seule vie humaine ne peut embrasser ni tous les horizons ni tous les livres. Ne suffit-il pas d'un seul pour être heureux? Je ne veux pas vous ennuyer, lecteur, par des considérations générales. Les tendances de notre littérature aujourd'hui assez troubles, vous-même vous les verrez demain.

Goûtons avec tranquillité cette paix, que l'Été nous apporte. Tout au fond de l'étréscillant paysage mon œil se pose avec ivresse sur le croissant d'une mosquée.